

---

# La libération par les mots

---

PAR THIERRY ILLOUZ

*Catherine Benhamou est comédienne, formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Elle poursuit un travail d'écriture théâtrale qui vient de donner lieu à une première publication : Ana ou la jeune fille intelligente, un texte qui a été joué notamment au Théâtre de l'Opprimé à Paris ainsi qu'à l'Artistic Athévains.*

## CATHERINE BENHAMOU

ANA OU LA JEUNE FILLE INTELLIGENTE

*Des femmes-Antoinette Fouque, 72 p., 10 €*

Il faut saluer ce texte à plus d'un titre. D'abord parce qu'on y entend une voix. Ce monologue dramatique, c'est en effet la voix d'Ana, une voix de femme écrite par une femme, une voix, une façon poétique, évocatrice, narrative, une voix redevable à l'univers du conte, à cette forme de naïveté dépouillée et directe des conteurs orientaux. Mais, au-delà de cette voix, dont on imagine bien comment elle peut occuper l'espace scénique, ce qui frappe, c'est ce que cette femme raconte : l'histoire brutale d'une fille de quinze ans qui, un jour, au retour de l'école, cartable en main, comprend qu'on va la marier, que cet homme qu'elle appelle « tonton », il ne faudra plus l'appeler ainsi. C'est bien le sort des mots, des désignations, qui est en jeu dans ce texte, le sort des mots intimement lié à celui des êtres. C'est une des forces du récit que de travailler à la fois sur l'histoire d'un mariage forcé et sur l'apprentissage de la langue, littéralement l'alphabétisation et l'émancipation de cette femme immigrée.

Poser d'abord la question des femmes, le statut des femmes, cet enfermement, cette vocation au silence, à la soumission. Comment revenir sur la distribution des rôles, des fonctions, des attributions ? D'abord passer par les scènes fondatrices, comme la fête du mariage à laquelle on se trouve contraint de jouer le premier rôle, cette décision essentielle et pourtant confisquée. Et ces scènes, ces images d'une domination masculine frontale, quotidienne. C'est du courage que d'écrire littéralement cela, ne pas redouter de l'écrire jusqu'au bout.



© pierre-trovel

CATHERINE BENHAMOU

Une femme qui doit chercher le pantalon bleu de son mari, par exemple, une scène imaginaire qui raconte le réel le plus trivial, voilà bien le travail de transformation, de transmission, que le texte va opérer : faire en sorte que le récit imaginaire contienne le réel et plus que le réel, le plus radical du réel, le plus réaliste du réel. « *Qu'est-ce que ça veut dire cette histoire de pantalon bleu ? ça veut dire que je reste à la maison toute la journée. Qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ? tu ne sais rien faire, tu ne sais même pas lire ! je parie que tu ne sais même pas comment on appelle quelqu'un qui ne sait ni lire ni écrire.* » C'est tout le processus d'aliénation, de dépossession, qui se lit ici. Comme si être femme devenait le lieu de l'aliénation, le lieu de l'impuissance.

Petit à petit, cette situation du couple qui commence par de la banalité, de la résignation (« *je ne l'ai pas choisi, maintenant que je l'ai ça va je me suis habituée* »), débouche sur la révolte, sur un affranchissement par la langue, et c'est l'angle le plus efficace de ce récit, celui qui passe par les mots, les mots et eux seuls, très précisément le contenu des mots. Le contenu, c'est-à-dire en l'occurrence non pas le sens des mots, mais très exactement ce que l'on peut faire des lettres, comment les mots contiennent d'autres mots. Sans cesse ce processus narratif va gagner du terrain dans le texte ; dans cet échange avec la professeure qui enseigne la langue, les mots sont décomposés et retournés contre eux-mêmes :

*« dans mariage il y a rage  
dans mariage il y a air »*

Cette opération sur la structure du langage devient un exercice de libération. Le travail de conquête des mots est un enjeu. Un enjeu poétique par essence, mais aussi un enjeu politique puisqu'il s'agit de mettre au jour la contrainte répétée, celle du mariage, de l'analphabétisme. Une tension entre l'aspiration poétique et la violence du réel, de l'oppression, car il s'agit bien d'oppression. C'est sans doute cet angle-là qui fait le prix de cette parole, car celle-ci est aussi une

confession, un constat clair et déterminé de l'oppression banale, simple, qui ne passe pas par les coups mais par l'enfermement, l'empêchement, la faiblesse.

*« lui il a une vraie arme au café.*

*C'est normal il peut y avoir de la bagarre alors c'est bien pour se défendre*

*Il dit : je sors le pistolet et tout le monde se calme*

*mais à moi il dit : Ana la meilleure arme c'est de raser les murs et de baisser les yeux »*

Et quand elle doit venir faire le ménage au café à minuit, il lui dit : « *Ana s'il en reste un ou deux au comptoir [des hommes] tu baisses la tête* ». Elle conclut : « *il doit penser que si je ne les regarde pas, eux non plus ne me regardent pas !* » Dans cet échange tout se dit, quelle est l'arme des femmes pour se défendre ? Baisser la tête. Et quel est le droit des hommes ?

C'est une femme simple qui parle et qui démonte, au propre et au figuré, un monde d'hommes, le langage des hommes, la violence des hommes. Elle ne revendique pas, elle dit.

On pourrait énumérer ici les propos, les réflexions de cette femme, parler de son amour pour ses enfants, de sa volonté têtue d'en découdre avec la matière des choses, la matière du langage, chaque geste, chaque intention devenant le lieu d'un combat, jusqu'à ce voyage initiatique en métro pour la tour Eiffel. Faire de chaque avancée, la plus infime soit-elle, une avancée radicale. C'est cette conversion-là qui sous-tend cette parole.

Le texte de Catherine Benhamou ne craint pas de dire le plus subtil de la domination, et c'est là que tout se dévoile, se donne à voir. L'avancée d'une femme devient l'avancée des femmes : « *quand je vois mon histoire je me dis que la mienne n'est pas la pire* ».

Dans le récit tout s'imbrique, Ana se saisit de tout ce qui peut la pousser hors de ce destin clos, tout devient un secours, le travail avec la professeure, les souvenirs du grand-père, les olives qu'on ramasse et la parabole enfin, imaginaire et réelle encore, l'histoire d'une autre Ana, comme un paradigme, Ana qui désobéit, qui par fatigue n'accomplit pas le travail commandé et qui y perdra son nom, sa place, sa maison, sa raison, qui deviendra étrangère chez elle. Il s'agit d'une insoumission qui rend étrangère : un homme qui lui refuse son nom, qui lui refuse la parole.

Ana ne plaide pas, ne milite pas, elle parle, elle s'adresse, elle conte, et par cette relation des choses elle agit. Les mots eux-mêmes sont des actes. C'est peut-être cela qu'il faudra retenir de ce beau texte qui revient sur la peste d'une domination archaïque, laquelle ne craint rien sinon d'être nommée. ♣